

P O L A R

MUKOMA WA NGUGI



Là où meurent les rêves

traduit de l'anglais (Kenya)
par Benoîte Dauvergne

«Si vous êtes fatigué du trop-plein de fiction
criminelle scandinave, faites un voyage vers
la capitale du Kenya !» *The New York Post*

 **l'aube**
NOIRE

LÀ OÙ MEURENT LES RÊVES

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

L'éditeur remercie le Centre national du livre
pour son soutien à cette publication.

Titre original: *Nairobi Heat*

This translation is published by arrangement with The Marsh Agency Ltd
© Nairobi Heat, Mukoma Wa Ngugi, 2011

© Éditions de l'Aube, 2018
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-2784-0

Mukoma Wa Ngugi

Là où meurent les rêves

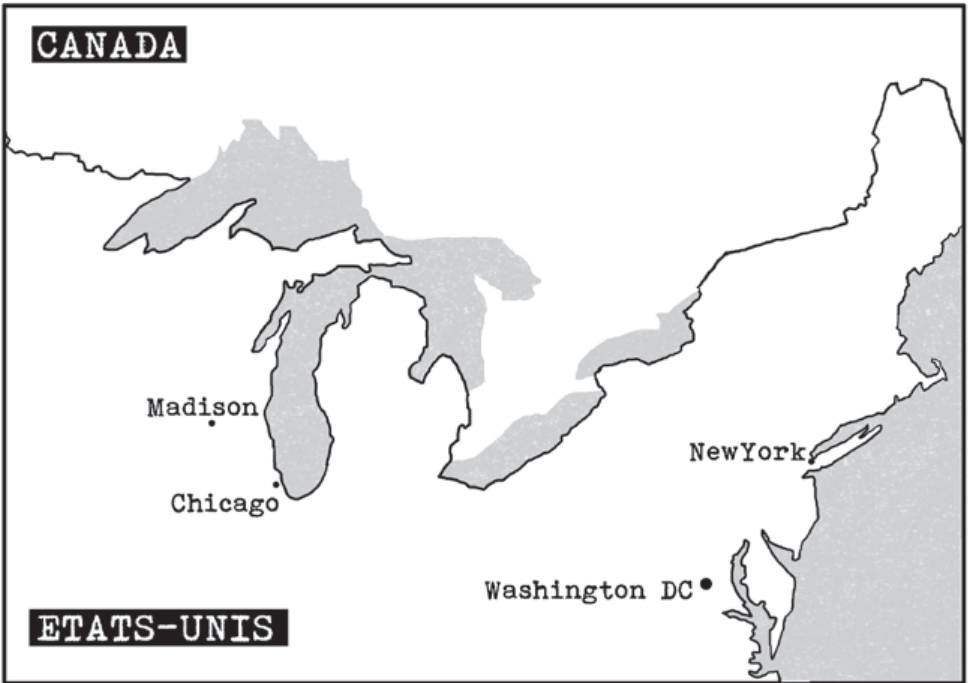
roman traduit de l'anglais (Kenya)

par Benoîte Dauvergne

éditions de l'aube

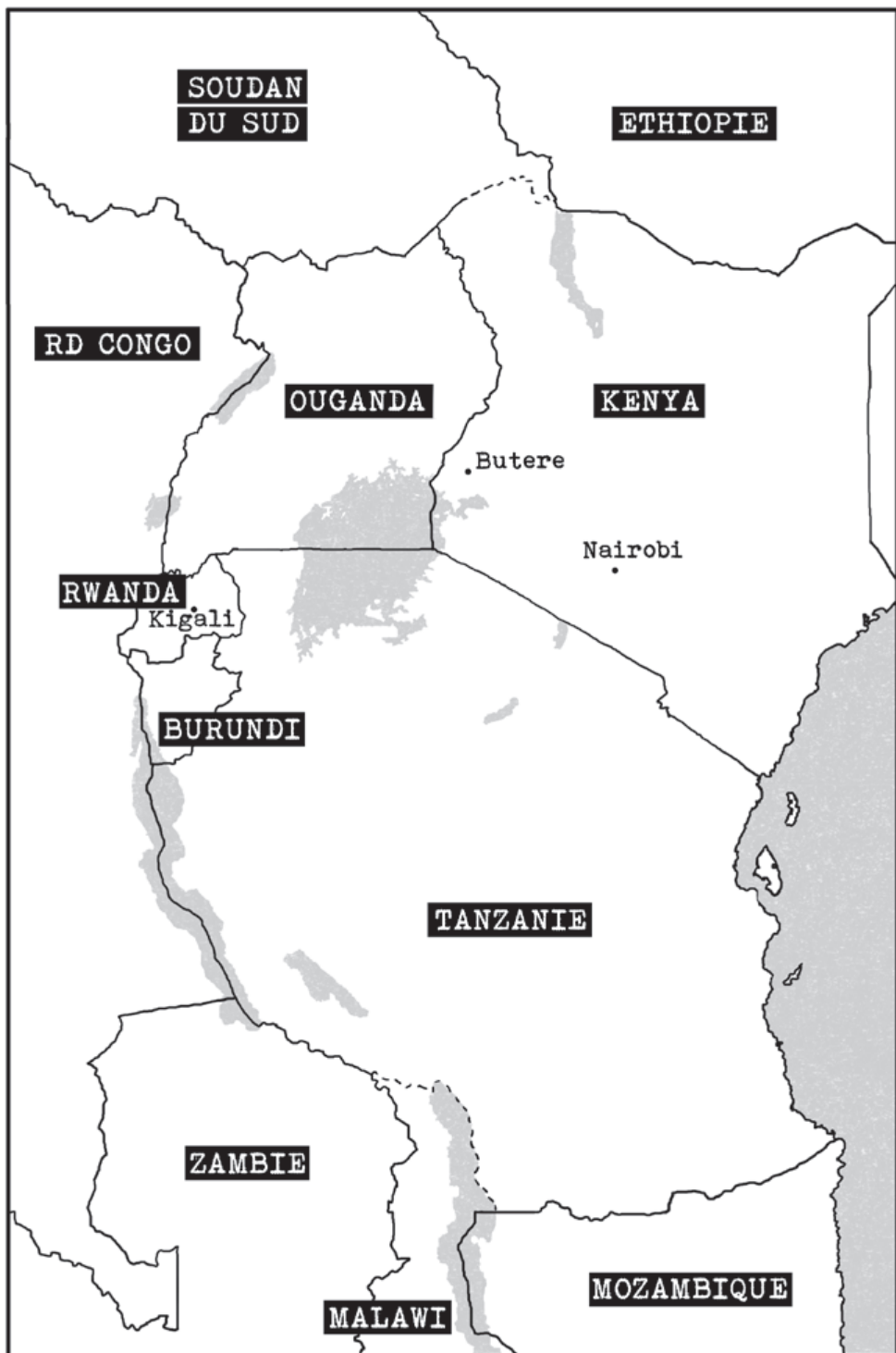
*À Meja Mwangi et David Maillu,
brouilleurs de frontières.*

CANADA



ETATS-UNIS





Remerciements

Si son contenu ne suscitait aucun débat, un roman comme celui-ci serait extrêmement pauvre. Je remercie donc Kristin Waller, Keenan Schofield, Megan Frantz, James Woodhouse et ma femme Maureen Burke de leurs critiques franches, utiles et, d'aucuns diraient, impitoyables. Merci également à Julia Masnik de la Watkins/Loomis Agency de me représenter et de soutenir mon œuvre depuis plusieurs années. Enfin, je remercie Benoîte Dauvergne d'avoir fait du processus de traduction un moment chaleureux et agréable, ainsi que les éditions de l'Aube d'avoir permis la publication en français de ce roman.

Une jolie blonde retrouvée morte

Une belle jeune femme blonde était morte, et le suspect, mon suspect, était un homme africain. Je me rendais en Afrique afin de fouiller son passé. Ce que j'allais y découvrir pouvait soit le condamner soit le sauver. En d'autres termes, ma mission était urgente.

M'arrivait-il de penser à l'Afrique avant ce voyage ? Rarement, j'en ai peur. J'en avais entendu parler, bien sûr. Après tout, c'était la terre de mes ancêtres ; un endroit qui me faisait vaguement rêver sans que j'aie vraiment envie d'y trouver ma place. Autant me montrer honnête : étant américain, j'avais fini par considérer l'Afrique comme une terre de guerre, de famine, de maladie et de saleté, même si ma peau noire me poussait vers elle. M'arrivait-il donc de penser à l'Afrique ? Pas souvent, pas de façon réelle.

Chose curieuse cependant, je me retrouvai noyé dans la masse blanche – passagers, équipage et pilotes – dans l'avion qui m'emmenait enfin sur le continent africain. Nous étions au début du mois de mai, et je déduisis des conversations autour de moi que mes compagnons de voyage étaient des hommes et femmes d'affaires, des touristes et des chasseurs texans. Les mêmes passagers que d'habitude, supposai-je.

Dehors, je regardai la pleine lune faire du surplace dans le ciel au bout de l'aile de l'avion et me pris puérilement à imaginer qu'elle tentait de voyager gratis. Le vol se poursuivit un moment ainsi, la lune surfant sur l'aile de l'appareil, jusqu'à ce que le pilote nous avertisse, avec cet accent britannique très comme il faut que nous avons fini par associer à l'efficacité, que nous allions bientôt atterrir.

La lune remonta d'un bond dans le ciel alors que nous transpercions les nuages et je vis en bas ce qui ressemblait à un îlot de lumières, enveloppé d'une obscurité parfaite. Puis l'avion atterrit et tout le monde applaudit. J'étais fatigué et un peu ivre à cause des Budweiser gratuites que m'avait offertes l'équipage. C'est donc dans un léger état d'ébriété que je fis mes premiers pas sur le sol africain.

*

À la douane, je montrai rapidement mon passeport et mon badge à l'agent qui accorda à peine un regard à mon permis de port d'arme. Il secoua simplement la tête et dit en me faisant signe de passer :

« Ah, les Américains, on peut dire que vous les aimez, vos pistolets, hein ? »

Ne possédant pas d'autres bagages que celui que j'avais en cabine, je me retrouvai très vite à l'extérieur de l'aéroport où se tenait visiblement un marché – une foule compacte de personnes criaient et s'interpellaient, vendaient des journaux, des cartes de téléphone, et même des œufs durs. Soudain entouré de noir, je me sentais à la fois soulagé et affolé après avoir voyagé au milieu des Blancs – c'était comme si je tentais de me camoufler mais sans grand succès, parce qu'avec mon mètre quatre-vingt-dix et mes cent kilos, je dominais tout le monde. Les gens d'ici étant

petits et minces, j'avais l'impression de crouler sous le superflu – comme si j'avais des membres en plus. Toutefois, ce ne furent pas les gens qui me coupèrent dans mon élan, mais la chaleur. En comparaison, celle de La Nouvelle-Orléans par une torride journée d'été paraissait presque printanière. Humide, épaisse et salée : ainsi était la chaleur de Nairobi.

Un chauffeur de taxi vêtu d'un pantalon blanc sale tenta de saisir mon bagage à main.

« *Mzungu, mzungu*, bon prix pour les touristes ! » hurla-t-il.

Cependant, je m'accrochai fermement mon sac.

Je connaissais peu de mots en kiswahili mais je savais, grâce au guide de voyage que j'avais commencé à lire dans l'avion, qu'il m'appelait « homme blanc ». Quelle étrange ironie pour un Africain américain, un Noir américain, d'être appelé ainsi en Afrique ! Toutefois, je n'y accordai pas vraiment d'importance. Je me contentai de rire et le repoussai gentiment. *J'aurais dû lui dire que je n'étais pas venu voir des lions et des girafes*, conclus-je en traversant péniblement la foule, assailli de toute part par des personnes bien décidées à me faire monter dans un taxi ou un autre, jusqu'à ce que m'appelle une voix grave :

« Ishmael ! »

Alors que je me tournais afin de la localiser, je me retrouvai nez à nez avec un des hommes les plus noirs que j'avais jamais vus. Certes, je suis noir, mais ce frère avait la peau si foncée qu'elle paraissait bleue. Mesurant pas loin d'un mètre quatre-vingts, il était, comme les autres Kenyans, plutôt mince, mais à l'inverse de tout le monde, il était élégamment vêtu, malgré la chaleur, d'une épaisse veste en cuir marron, d'un pantalon en velours noir et de gros brodequins en cuir.

« Ishmael, je présume, dit mon homologue kenyan du *Criminal Investigation Department* en s'inclinant légèrement,

avant d'éclater de rire. C'est ce qu'a dit Stanley à Livingstone... Les explorateurs... Il paraît que ce sont eux qui nous ont découverts, tu vois.

— En effet », répondis-je.

Je saisis la plaisanterie – un Noir américain et un Africain dans le rôle des explorateurs !

« Mon nom est David, David Odhiambo, poursuivit-il en tendant la main afin de serrer la mienne. Mes amis et mes ennemis m'appellent O. »

Alors que nous échangeions cette poignée de main, je m'aperçus qu'il m'était difficile de le cerner. D'habitude, les gens provoquent quelque chose en moi – un sentiment ou un autre : peur, attirance, chaleur – mais pas O. Il m'était juste vaguement familier. En fait, la seule chose que m'indiquaient mes sens, c'était que son parfum Brut, reconnaissable entre mille, masquait de puissants effluves de marijuana, ce qui expliquait la rougeur de ses yeux.

« Viens, quittons cet endroit de fous... Tu es équipé ? » me demanda-t-il en attrapant mon sac à dos.

Je le regardai, perplexe.

Il ouvrit sa veste afin de me montrer un de ces vieux .45 – une arme fabriquée bien avant qu'aucun de nous ne soit né.

« Si tu veux dire armé, oui, je le suis, dis-je en ouvrant légèrement ma veste pour qu'il voie mon Glock 17 – léger, facile à utiliser mais meurtrier néanmoins.

— Tant mieux. Sinon j'aurais dû te trouver un de ces vilains joujoux », dit-il avant de repartir à rire.

Je n'arrivais pas à deviner s'il faisait exprès de parler comme un Américain.

« Il n'y aurait pas un endroit dans le coin où on pourrait discuter autour d'une bière ? demandai-je.

— Voilà qui est parler ! Je connais l'endroit parfait pour toi », répondit O alors que nous quittions le marché en direction du parking et montions dans un Land Rover dégingué.

*

Nous roulâmes un moment sans parler. J'étais à la fois fatigué et excité, et tandis qu'un million de petites choses intrigantes me brouillaient l'esprit, je ne trouvais aucune question à lui poser. J'écoutais donc O fredonner une chanson de Kenny Rogers – *The Gambler* – qu'il interrompait de temps à autre d'un juron tandis que nous bringuebalions sur la route truffée de nids-de-poule.

Bientôt, j'aperçus la ville au loin.

« Nairobi ? demandai-je juste pour rompre le silence.

— Nairobberry¹, répondit O avec un rire. C'est comme ça qu'on l'appelle... Mais ne t'en fais pas, tant que nous serons là-dedans – il tapota le tableau de bord –, les criminels n'oseront pas nous chercher. »

Pendant un moment, je continuai à voir le grand îlot de lumière devant moi. Puis, soudain, O quitta la route principale et emprunta un chemin de terre, et la ville disparut. Nous continuâmes à rouler, les phares perçant des tunnels dans l'obscurité ; leurs faisceaux ricochaient sur l'herbe haute et sèche, les bas fourrés et les plants de sisal sauvage. Nous dépassâmes une plantation d'ananas puis empruntâmes une courte rue sale qui séparait deux rangées de maisons en bois grossièrement construites. Enfin, juste après un panneau en bois branlant sur lequel s'étaient les mots, VOUS QUITTEZ

1. *Robbery* signifie « vol, braquage » en anglais. (*Toutes les notes sont de la Traductrice.*)

PINEAPPLE TOWN, le véhicule faillit emboutir la devanture d'un bar délabré qui déclarait s'appeler The Hilton Hotel.

« Demain, je t'emmènerai au vrai Hilton, dit O alors que nous descendions du Land Rover et nous dirigions vers le bâtiment en bois. Mais ici, tu vas goûter à la véritable Afrique. »

L'intérieur du bar était éclairé par des lampes à pétrole qui y faisaient régner une odeur à mi-chemin entre celles de l'essence et du tissu brûlé. Leur lumière terne me permettait juste de voir les murs couverts de toutes sortes de publicités de magazine décolorées : Marlboro, Camel Lights, Exxon, McDonald's. Comme les lampes éclairaient aussi les clients, je m'aperçus rapidement que le Hilton était peuplé de mortsvivants – des hommes évanouis sur le comptoir, d'autres si ivres qu'ils marmonnaient sans bruit.

Nous repêrâmes une table sur laquelle aucun ivrogne n'était couché et la barmaid – une jeune femme dont les cheveux étaient enveloppés dans un foulard arc-en-ciel – vint prendre notre commande.

« Tu as faim ? » me demanda O.

J'acquiesçai de la tête et observai les environs pendant qu'il commandait de la bière et deux kilos de viande grillée. Comme je devais bientôt l'apprendre, il y a deux choses que les hommes kenyans chérissent plus que la vie elle-même : leur bière Tusker et la viande grillée, le *nyama choma*. Offrir à quelqu'un une Tusker *moto* – chaude – et du *nyama choma* est le moyen le plus rapide d'obtenir des informations, exprimer sa gratitude, proposer et conclure un marché, témoigner son amitié ou faire la paix.

« Bienvenue en Afrique, Ishmael », dit O dès que nos bières arrivèrent.

Il leva sa Tusker afin de trinquer, but une petite gorgée et s'adossa à sa chaise.

« Bon, dis-moi, qu'est-ce que je peux faire pour toi ? »
Je lui racontai mon histoire.

*

Une jeune femme blonde retrouvée morte devant la maison d'un homme noir – un Africain. Cette affaire avait tout pour devenir l'histoire de l'année.

Si je devais donner un conseil aux criminels noirs, ce serait celui-ci : ne vous en prenez pas à des personnes blanches car les autorités ne laisseront pas tomber tant qu'elles ne vous auront pas attrapé. C'est vrai : si une affaire criminelle n'est pas résolue dans les quarante-huit premières heures, elle est pratiquement classée d'office. Mais lorsque le criminel est noir, et sa victime, blanche, l'affaire n'est jamais close. Une jolie blonde meurt et une semaine plus tard, me voilà en train de courir après des fantômes en Afrique. Si la victime avait été noire, je ne serais certainement pas en train de faire des heures supplémentaires à Nairobi.

Mon portable sonna à deux heures du matin. Je bondis de mon lit, m'étonnai simplement de la singularité de l'adresse – 2010 Spaight Avenue, à Maple Bluff – et, cinq minutes plus tard, vêtu d'un pantalon noir, d'une chemise blanche et d'une veste noire élégantes, j'étais sur la route. Je me peignai les cheveux en chemin tandis que la sirène hurlait et que l'aiguille du compteur dépassait les cent quarante. On ne se pointe pas à Maple Bluff avec une tête d'épouvantail.

Lorsque j'arrivai sur la scène de crime, les secours et les flics de Maple Bluff étaient déjà là. Les résidents de ce petit paradis fiscal avaient droit à leurs propres services de police et brigade de pompiers. Ils ne disposaient pas d'inspecteurs de police

cependant; c'est pour cette raison qu'on m'avait appelé, après qu'un accord avait probablement été passé avec mon service. Celui-ci toucherait en échange un paquet de fric – et avec un peu de chance, je serais payé pour mes heures sup.

Les bras ballants, mes collègues en uniforme regardaient les secours – qui venaient de cesser d'essayer de ranimer la fille – remporter leur équipement dans l'ambulance. Des voisins, extrêmement blancs et vêtus de ces pyjamas satinés qui coûtent la peau des fesses, suivaient aussi toute la scène. Je leur demandai de rentrer chez eux – nous frapperions d'ici peu à leurs portes.

La fille était couchée sur les marches, ses longs cheveux blonds éparpillés autour d'elle ; la lumière vive de la véranda l'éclairait comme si elle se trouvait sur la scène d'un théâtre. Elle devait avoir entre dix-huit et vingt ans. Le devant de son chemisier blanc avait été déchiré – par les secouristes, appris-je plus tard –, laissant apparaître sa poitrine entièrement nue. Elle portait une courte jupe plissée, comme celle des pom-pom girls, des chaussettes blanches qui montaient jusqu'aux genoux et des tennis blanches.

La première chose qui sautait aux yeux était sa beauté – le vernis rouge sur ses ongles était impeccable ; ses cheveux, bien qu'en désordre depuis que les urgentistes avaient essayé de la ranimer en lui administrant des chocs électriques, étaient toujours d'un blond éclatant ; ses yeux étaient fermés, son visage, calme. Elle ne paraissait même pas morte ; il me semblait qu'à tout moment, elle allait se lever et s'avancer afin de saluer son public.

Reculant de quelques pas, je demandai aux autres flics où se trouvait le propriétaire des lieux ; ils pointèrent le doigt vers l'intérieur de la maison. J'avais pensé le trouver en train de faire les cent pas autour de la scène de crime, proposer son aide ou

traîner devant sa porte, fou d'inquiétude, mais à l'évidence, l'état de celui à qui appartenait cette maison était tout autre.

Après avoir contourné le cadavre, je grimpai sur la véranda en passant par le côté. OÙ SE TROUVE LE CŒUR, LÀ EST LA MAISON, lus-je alors que je m'essuyais les pieds sur le paillason. Je frappai ensuite à la porte. Personne ne répondit, mais comme elle n'était pas fermée à clé, je me permis d'entrer.

À l'intérieur, le vestibule n'était éclairé que par les gyrophares des ambulances et des voitures de police garées dehors. Mon instinct me poussa à sortir mon arme ; je la dégainai puis, ma lampe torche dans la main gauche, je longuai un long couloir et entrai dans le salon.

« Je leur ai pourtant bien dit que la fille est morte », fit une voix grave dans la pénombre.

Je me retournai et braquai la lampe torche dans sa direction.

« Pourquoi ils ont maltraité son corps ? »

Un homme était assis dans une causeuse en cuir. Il faisait distraitement tourner un verre à vin vide en le tenant par le pied. Tandis que je l'observais, il tendit la main et alluma une lampe de table près de lui. Dans la soudaine clarté, je constatai qu'il était impeccablement habillé – costume rayé noir et blanc, fine cravate rouge, coûteuses chaussures vernies marron sans chaussettes.

« C'est vous qui l'avez trouvée ? demandai-je, mais ce fut plus une affirmation qu'une question.

— Oui, j'ai découvert la fille comme ça. J'étais sorti boire un verre avec des amis... au Sammy's Lounge. »

Alors que je rangeais mon arme, l'homme se leva – il était noir, très grand, beaucoup plus que moi, et si mince que ses épaules ne paraissaient pas plus larges que son cou. Il tendit une main osseuse qui prolongeait un bras fantomatique et agrippa la mienne.

« Leurs noms ? »

Il m'en fournit quatre et ajouta que je pourrais les trouver à l'université. Ils se porteraient garants de lui. Il était très calme ; pas de carotide saillante, de regard fuyant ni de paume moite. Aucun des signes révélateurs qu'on nous apprend à chercher pendant notre formation.

« Et à quelle heure avez-vous quitté Sammy's Lounge ? »

— Vers minuit et demi. J'ai marché. J'aime bien marcher... pour débarrasser mon sang du whisky. Une demi-heure après, peut-être plus, peut-être moins, je suis arrivé ici. J'ai appelé le 911 quand j'ai trouvé la fille.

— Avez-vous utilisé votre portable ? »

Il me le tendit. Il avait appelé la police à une heure trente-trois. Lorsque je le lui fis remarquer, il se contenta de hausser les épaules.

« Votre accent... D'où venez-vous ? demandai-je.

— Tout le monde a un accent, mon ami... Le mien, c'est juste parce que j'ai deux langues maternelles, le français et le kinyarwanda. Je viens du Rwanda... et du Kenya. Je m'appelle Joshua Hakizimana. Et vous, inspecteur ?

— Vous pouvez m'appeler Ishmael... Né et élevé ici à Madison, dans le Wisconsin, répondis-je avec la nette impression de passer pour l'idiot du village face à sa classe et son assurance.

— Vraiment navré de l'apprendre, dit-il avec un rire bref avant de pointer une chaise du doigt afin que je m'asseye. Je suis professeur à l'université. J'enseigne sur le génocide, et aussi sur le témoignage. Vous savez ce qui s'est passé au...

— Était-elle une de vos élèves ? » l'interrompis-je.

Je n'avais pas besoin d'un cours d'histoire.

« Non, je l'avais jamais vue. Pas le genre à suivre mes cours, fit-il d'un ton qui me parut méprisant.

— Et quel genre d'étudiants suivent vos cours ?

— Les bohèmes et les humanitaires... Ce que vous, les Américains, vous appelez des gosses de riches, non ? »

Il laissa échapper un rire bref.

À part son calme troublant, rien chez lui ne paraissait suspect. S'il existait le moindre indice, il faudrait le chercher sur la fille. Seule une autopsie nous relaterait les derniers instants de sa vie. Ensuite, nous devrions questionner les voisins, faire la tournée des bars du coin afin d'interroger toute personne susceptible de se souvenir d'elle, passer en revue les fichiers d'inscriptions universitaires, les signalements de disparitions des cinq ou six dernières années et croiser les doigts.

Je demandai à Joshua si je pouvais faire le tour de la maison, ce qu'il accepta. Je le laissai et déambulai seul en appuyant sur les interrupteurs que je trouvai en chemin. Sa demeure paraissait immense, mais c'était la chambre qui m'intéressait. Peut-être que ce drame était la conséquence d'une querelle d'amoureux qui avait dégénéré – parfois, les choses ne sont pas plus compliquées que ça. La fille était une de ses étudiantes et elle voulait rompre. Ou c'était lui qui voulait rompre et elle l'avait menacé de le dénoncer à la direction de l'université.

Je finis par trouver la chambre. Elle n'était meublée que d'un immense lit, impeccablement fait, et d'une table de chevet qu'aucun objet, hormis une lampe, n'occupait. Ouvrant un placard, j'y trouvai d'innombrables rangées de costumes, tous prêts à être enfilés avec leurs chemises noires et chaussures assorties posées en dessous. Dans la salle de bains attenante, il n'y avait qu'une seule brosse à dents sur le lavabo, à côté d'un tube de dentifrice biologique. Le placard fixé au-dessus était vide. À l'évidence, je ne découvrirais rien d'utile ici. Je retournai donc en bas et le trouvai assis dans la même position, son verre de vin maintenant à moitié plein.

Je pointai ses chaussures du doigt et lui demandai où étaient passées ses chaussettes.

« Parfois, je suis tête en l'air. Les professeurs distraits, ça existe, non ? » dit-il avec une tristesse feinte.

Il se leva pour me raccompagner à la porte.

« Comment saviez-vous que la fille était morte ? demandai-je en lui donnant ma carte.

— Inspecteur, là d'où je viens, la mort est une compagne, une maîtresse, ou une bonne amie. Elle est toujours là », affirma-t-il alors que je sortais.

« Nous avons trouvé ça là-bas », me dit un des flics locaux en pointant du doigt la palissade tandis que je descendais de la véranda.

Il s'agissait d'une seringue à moitié pleine de ce qui était sûrement de l'héroïne.

J'examinai le bras de la fille et trouvai sans mal une unique trace d'aiguille, légèrement sanglante. À première vue, c'était une overdose ou un suicide, mais pas un meurtre. On était à Maple Bluff après tout – un chat coincé dans un arbre, quelques panneaux STOP volés, un ivrogne de temps à autre, une grand-mère venue de l'arrière-pays qui faisait du chahut à la rigueur, mais pas le moindre meurtre ici.

Ne pouvant rien faire de plus cette nuit, je rentrai chez moi rédiger mon rapport. Vive la technologie : je pourrais régler tout ça en ligne en avalant une bière fraîche et une part de pizza. Dix ans plus tôt, je me serais retrouvé submergé par la paperasse.

Mais alors que je tapais mon rapport, de petits détails commencèrent à m'ennuyer. Les murs de la maison, par exemple, étaient nus – pas de tableaux ni de photos. J'avais eu l'impression de me trouver dans une immense chambre d'hôtel, impersonnelle mais habitée. Comment pouvait-il vivre

dans cette maison sans y laisser la moindre trace ? *Enfin, ce n'est pas un crime*, me dis-je. Et peut-être ne s'y sentait-il pas chez lui ; peut-être se trouvait-il quelque part en Afrique une maison pleine de photos d'une épouse et d'enfants souriants, d'un petit chien nommé Simba qui ne mangeait que de la viande de crocodile. Mais même si c'était le cas, comment un professeur d'université pouvait-il s'offrir une maison à Maple Bluff ? Les impôts qu'on y payait pourraient nourrir et habiller une famille de six personnes. Quelque chose ne collait pas – une belle jeune femme blonde retrouvée morte devant la porte d'un professeur africain : suicide ou bien overdose accidentelle sur la véranda d'un inconnu ? Non, c'était trop bizarre pour n'être que le fruit du hasard. Et on peut dire que j'en ai vu des putains de coups tordus ! Comme ce type qui avait tué un homme en allant chercher son *Wisconsin State Journal* un matin et laissé un mot sur le corps : UN INCONNU TUE UN INCONNU. UNE SEULE FOIS. VOUS NE M'AUREZ JAMAIS. SIGNÉ : LE HASARD. Avec les techniques scientifiques actuelles, on attrape n'importe quel assassin tôt ou tard, même si ce connard n'a qu'un infime lien avec sa victime. Mais l'affaire du « tueur sans cible » était différente – la victime et l'assassin étaient des inconnus l'un pour l'autre, que seule liait une théorie que nous comprenions à peine.

Pour faire court, le meurtrier avait commis une erreur fatale – il avait laissé une empreinte de pouce partielle sur le mot. Cinq ans plus tard, un incendie s'était déclenché dans le sous-sol d'un hôtel et avait été éteint sans trop de dégâts, mais comme nous soupçonnions un incendie criminel, nous avons relevé les empreintes de tous les clients et employés de l'hôtel puis les avons comparées à celles de notre base de données. Nous n'avons pas démasqué l'incendiaire, mais il était apparu qu'au moment où le feu s'était déclaré, le tueur

sans cible, planqué dans l'hôtel, s'adonnait à toutes sortes d'activités avec une pute. C'était un type très banal en fin de compte ; juste un pharmacien de quartier, entouré d'une femme et d'enfants aimants.

Lorsqu'on me l'avait amené, je lui avais annoncé qu'il s'était planté en le regardant droit dans les yeux. Le crime parfait n'a pas de motif. S'il n'y a pas de motif, il n'y a donc pas de crime ? Le type s'était contenté de lever les yeux vers moi, de la pitié dans le regard.

« Vous êtes un idiot, avait-il dit. Ne vous a-t-il pas effleuré, inspecteur, que j'essayais de prouver que le destin n'est pas le fruit du hasard ? »

Je n'ai pas la moindre foutue idée de ce qu'il voulait dire par là, et l'assassin avait refusé de dire un mot de plus – que ce soit à moi, ses avocats, ses gamins ou sa femme. Cependant, j'étais sûr d'une chose : il existait un lien entre cette fille blanche et le professeur africain. Si je le trouvais, je me rapprocherais de la vérité. Il y en avait forcément un, mais lequel ? Complètement claqué, je me réveillai tout de même tôt le lendemain matin afin d'aller voir le médecin légiste – un type franchement bizarre.

« J'ai comme l'impression que tu récoltes toujours les plus jolies, Ishmael ! » dit Bill Quella – BQ pour les intimes – avec son accent chantant du Sud en faisant glisser un tiroir vers nous.

Sa voix, un peu trop aiguë pour celle d'un homme, résonnait dans la salle carrelée.

« Malheureux dans la vie, heureux dans la mort, je suppose », répondis-je.

Hilare, BQ laissa échapper un couinement nerveux. Comme tous ceux avec qui je travaillais, il savait que ma femme m'avait quitté. Ce qu'ils ignoraient, c'est qu'elle l'avait fait parce que j'étais un flic noir. C'était du moins la raison avancée. Je n'y comprenais rien. Comment pouvais-je trahir les